



Nombre de document(s) : **1**
Date de création : **4 janvier 2010**
Créé par : **Université-Laval**

table des matières

Histoire d'écrire	
Le Devoir - 23 octobre 1999.....	2

*Ce document est protégé par les lois et conventions internationales
sur le droit d'auteur et ne peut être diffusé ou distribué.*

LE DEVOIR

Le Devoir

Livres, samedi, 23 octobre 1999, p. D5

Le Feuilleton

Histoire d'écrire

Un roman où le regard critique se fait d'autant plus roué qu'il s'avance masqué, et sous les apparences les plus bénignes

Denis, Jean-Pierre

Je m'en vais Jean Echenoz, Éditions de Minuit, Paris, 1999, 253 pages

Digne représentant de cette génération d'écrivains (Jean-Philippe Toussaint, François Bon) qui savent parler de la vacuité des temps modernes avec distance, sans implication émotive, comme par jeu, Jean Echenoz a souvent dit qu'il écrivait pour s'amuser, se surprendre, qu'il écrivait «sans préméditation». Son écriture est pourtant recherchée, hautement descriptive, extrêmement travaillée (heureusement, jamais maniérée). Les premiers jets qui lui servent de canevas ou de matière première pour ses romans, ce sont les multiples notes qu'il rapporte de ses déambulations, dans Paris ou ailleurs, et qu'il prend des heures à recopier et à compléter quand il rentre chez lui.

Echenoz est un écrivain méticuleux. Contrairement à beaucoup d'écrivains parisiens qui sont le produit de leur milieu, des modes successives, lui, qui habite le XIX^e arrondissement (un quartier populaire), n'appartient cependant pas en propre à cette ville. Né à Orange, d'une mère d'origine marseillaise et d'un père d'origine parisienne dont la profession, médecin, les a amenés plusieurs fois à déménager, il a vécu les vingt

premières années de sa vie dans le Midi.

De même, si on considère son cursus scolaire, est-on surpris d'apprendre qu'il n'a découvert les grands classiques qu'autour de la trentaine, et non à quinze ou dix-huit ans comme cela est de coutume dans l'Éducation nationale. À trente ans, Flaubert est pour lui une révélation, et ce qu'il en a gardé touche sans doute à la distance froide qu'il sait maintenir à l'égard de ses personnages. Quant à ses lectures, on trouve un peu de tout, sauf du roman «naturaliste» ou «psychologique» - auxquels il dit ne rien comprendre. En effet, on ne peut pas dire que ses romans nous racontent des drames psychologiques, même si, dans presque chacun d'eux, il s'agit toujours d'histoires de séduction et d'abandon... Et son dernier roman nous en livre encore un autre exemple.

L'anti-romantisme

Le titre, *Je m'en vais*, est la phrase par laquelle Echenoz ouvre et clôt ce roman qui va nous transporter de Paris au pôle Nord, en passant par Québec, puis de nouveau à Paris. Entre ces deux moments, un an s'est écoulé. Ferrer a quitté un bon matin sa femme parce qu'il en avait marre

de toujours vivre les mêmes scènes, d'être prisonnier des mêmes habitudes, comme s'il ne pouvait plus supporter cette série de clichés, toujours identiques. Notons au passage qu'il n'y est même pas question d'amour, d'absence d'amour ou de fin d'une histoire d'amour. Dans les romans d'Echenoz, l'amour est un produit dérivé, jamais premier. Il est par ailleurs voué à la répétition. Donc, à fuir...

Artiste raté qui s'est reconverti dans la vente d'oeuvres d'art, Ferrer est un personnage qui ne semble avoir aucun état d'âme (seul l'état de son coeur, malade, rappelle qu'il en a un). Les femmes l'attirent, le séduisent, mais aucune ne le retient. Quand il part pour le pôle Nord («C'était intéressant, c'était vide et grandiose, mais au bout de quelques jours un peu fastidieux.») en s'embarquant sur le brise-glace *Des Groseilliers* à Québec, c'est pour y retrouver un bateau de commerce (le *Nechilik*) qui se serait échoué vers la fin des années cinquante dans les glaces du Nord avec un précieux chargement d'oeuvres inuites (une histoire vraie, d'après l'auteur, qui a beaucoup lu sur le sujet).

Avec l'aide de guides inuits, il va les récupérer, les ramener à Paris, se les



EUREKA.CC

une solution de CEDROM SNI

faire aussitôt voler par son ancien assistant qui s'est fait déclarer mort, subir un infarctus, partir à leur recherche en Espagne sur les indications fournies par un policier parisien qui les tient lui-même de collègues espagnols, les retrouver, puis recommencer encore ses flirts insipides. L'histoire est un éternel recommencement ponctué par des épisodes inutilement compliqués qui ne conduisent à aucune renaissance. Echenoz est anti-romantique.

C'est ce qui fait aussi la force de ses romans et de son écriture. Son regard y est toujours acéré, sans complaisance, à la limite de l'objectif. Mon collègue Chistian Rioux parlait la semaine dernière dans ces mêmes pages d'Echenoz le «regardeur». J'ajouterais pour ma part qu'il est un regardeur dont l'objectif est précisément de s'abstraire de ce qu'il voit pour mieux le voir, en réduisant au minimum toute interférence subjective. Ce que cela donne, c'est du récit pur, le plaisir de construire de toutes pièces une histoire où du réel se dit sans même qu'on y insiste. Un régal pour ceux qui aiment la «littérature», car c'est de cela qu'il s'agit avec Echenoz!

Le regard masqué

Au delà de cette histoire qui emprunte au roman policier aussi bien qu'au roman d'aventures (voire au conte si l'on considère le trésor pris dans les glaces, qu'un héros doit trouver et ramener chez soi grâce à l'aide d'adjuvants), nous sommes dans un roman où la critique sociale - disons plutôt le regard critique - se fait

d'autant plus roué qu'il s'avance masqué, et encore sous les apparences les plus bénignes.

Par exemple, le monde de l'art dont nous découvrons ici les misères et les petites misères en cette époque où rien ne sonne plus vrai chez ces artistes dont, encore hier, on sollicitait des entrevues, des points de vue, des projets d'exposition, etc. L'art est devenu un commerce. L'acheteur, bien plus que l'artiste, en est la clé. *«Mettez-vous à la place du collectionneur [...] vous savez ce que c'est pour lui, acheter un tableau, vous savez bien comme il a peur de perdre son argent, peur de ne pas être dans le coup, peur de rater Van Gogh, peur de ce que va dire sa femme, tout ça. Il a si peur qu'il ne le voit plus, le tableau, n'est-ce pas. Il ne voit plus que vous, le marchand, vous dans vos habits de marchand.»* Alors le marchand développe toutes sortes de stratégies, dont l'une consiste à détourner l'attention de l'acheteur vers une autre oeuvre afin, précisément, qu'il revienne acheter quelques jours plus tard (après mûre réflexion et consultation auprès de sa femme) celle qui l'avait d'abord frappé. *«Il faut les contrer, quelquefois. Il faut leur donner l'impression qu'ils pensent par eux-mêmes.»*

C'est cynique, mais parfaitement efficace. Echenoz, je l'ai dit plus tôt, c'est la distance, et on en trouve trace jusque dans les manifestations du narrateur qui, au fil du récit, se permet toutes sortes de remarques qui nous rappellent qu'il n'est pas totalement neutre... *«Il les croyait*

toujours là, l'innocent, comme si, de rechange, elles ne patientaient que pour lui.» Ça, c'est Ferrer avec les femmes. Plus loin, c'est le narrateur qui conduit soudainement son récit comme un journaliste en salle de nouvelles. *«Mais nous ne pouvons, dans l'immédiat, développer ce point vu qu'une actualité urgente nous mobilise: nous apprenons à l'instant, en effet, la disparition tragique de Delahaye.»* Ailleurs encore, le voilà qui nous rappelle qu'un récit a son rythme et ne doit pas être précipité. *«Mais nous n'en sommes pas là. D'abord il faut se rendre au cimetière d'Auteuil.»* Comme Echenoz n'abuse pas de ce procédé, ce dernier est juste suffisant pour nous décontenancer.

À propos, vous savez à quoi ressemblent des funérailles? *«De fait, c'est assez simple. Vous avez le cercueil sur tréteaux, disposé les pieds devant. À la base du cercueil vous avez une couronne de fleurs à l'ordre de son occupant. Vous avez le prêtre qui se concentre à l'arrière-plan gauche et l'appariteur à l'avant-scène droite - corpulence rouge d'infirmier psychiatrique, expression dissuasive et costume noir, un goupillon dans la main droite. Vous avez le monde qui vient de s'asseoir. Et quand l'église presque pleine fait silence, le prêtre énonce quelques prières, suivies d'un hommage au défunt, puis il invite le monde à s'incliner devant la dépouille ou la bénir à l'aide du goupillon, au choix. C'est assez bref et c'est bientôt fini [...]»* Moribonde, la littérature? Allez-y voir!

Denisjp@mblink.net

© 1999 Le Devoir ; CEDROM-SNi inc.

PUBLI-C news:19991023-LE-098 - Date d'émission : 2010-01-04

Ce certificat est émis à Université-Laval à des fins de visualisation personnelle et temporaire.

[Retour à la table des matières](#)